

Magali Collet

Extrait de

Les Yeux d'Iris

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^e et 3^e a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2021, Tournada Éditions

Prologue

Je pose mon verre sur la table en Formica qui avait dû être rouge en son temps.

C'est un soir de semaine et le PSG vient de marquer son premier but. La tension qui montait depuis quelques minutes a laissé la place à des cris de joie. Les clients sont des hommes en grande majorité, d'âges et d'origines différents. Une assemblée disparate composée de maris ayant fui leur foyer quelques heures, histoire d'échapper à *La France a un incroyable talent* et de pouvoir regarder PSG – Manchester tranquillement. Les nombreuses pubs pour la Française des Jeux collées sur la vitrine les protègent des curieux. J'ignore qui pourrait avoir l'idée de se balader un jeudi, à 21 h 45, à Corneilles-en-Parisis, et en fait je m'en fous, je ne suis pas là pour ça. Je ne me planque pas, je n'essaie même pas de passer inaperçu, non, je suis à l'affût.

J'observe un type accoudé au comptoir, les yeux rivés sur le poste de télévision accroché en hauteur. Comme les autres, il réagit à la moindre action des joueurs et ne fait pas attention à ce qui l'entoure. Il ne me connaît pas et pourtant je sais tout de lui.

Il s'appelle Jordan Bouvet. Dan, pour les intimes. C'est un homme de taille moyenne, plutôt maigre. Il a 26 ans, mais en paraît vingt de plus. On a l'apparence qu'on mérite et la sienne est à son image : malsaine et crade. J'en ai appris des choses depuis que je m'intéresse à lui. Il faut dire qu'il a réussi à me faire décrocher de mon canapé, ce qui ne m'était pas arrivé depuis belle lurette. Il vit toujours chez ses parents non loin d'ici, à La Frette-sur-Seine. C'est un couple sans histoire qui a pu accéder au rêve de la classe moyenne en achetant une maison dans une ville plutôt tranquille. Tout ce qu'ils ont construit est destiné à leur fils. Comment auraient-ils pu se douter, en signant leur crédit immobilier, qu'il deviendrait une petite frappe, à la fois dealer et proxénète ? J'imagine que, comme beaucoup, ses parents sont désespérés et se demandent à quel moment leur éducation a pu déraiser. Faut arrêter de penser à ce genre de sornettes. Jordan est une branche pourrie, mais ça, ils ne sont, sans doute, pas prêts à l'accepter. Il n'y a pas pire aveugle que celui qui refuse d'ouvrir les yeux.

À l'âge de 12 ans, Bouvet a commencé à servir de « facteur » aux petits cons qui gravitaient autour de la gare de Cormeilles, puis du Val d'Argent. Avec sa gueule d'ange, personne n'aurait pu se douter que dans son sac Eastpak il y avait de quoi ravitailler une grande partie de la jeunesse d'Argenteuil.

Son visage émacié est parcouru de nombreux tics. Il ressemble de moins en moins à la photo que j'ai dans mon portefeuille, mais c'est bien lui. Elle a pris cher la gueule d'ange !

Je bois une nouvelle gorgée de bière éventée tout en ne le quittant pas des yeux. C'est la mi-temps. Il se

lève et se dirige vers les toilettes. J'y suis passé tout à l'heure et il n'y a pas de sortie de ce côté.

Je mets la main dans la poche droite et sens mon poing américain. Je ne sais pas si j'en aurai besoin, mais il me rassure, même si, contre un flingue, il ne me sera d'aucune utilité. Cette pensée m'effleure : j'ignore s'il est armé. Je le découvrirai bien assez tôt et je suis en meilleure forme physique que lui. Enfin, je l'étais par le passé.

Il revient en reboutonnant son jean usé parsemé de taches d'urine. Je réprime une grimace de dégoût. Ce type est une loque.

Il ne retourne pas au comptoir, mais sort.

J'attends quelques minutes et lui emboîte le pas. S'il rentre chez lui, je le retrouverai facilement. Je l'entends marcher dans le souterrain de la gare, il passe de l'autre côté. Je le suis. Le vent, qui fait bouger les feuilles, camoufle le bruit de mes chaussures sur le sol humide.

Bouvet avance en titubant. Il prend la rue de la Côte-Saint-Rémy, parallèle aux voies de chemin de fer, tourne à gauche, puis à droite.

Tout semble dormir ici. Devant la grille d'un pavillon, un chien me regarde sans trouver le courage d'aboyer. La Frette. Il continue vers l'église située en bordure de Seine et s'arrête. Vingt minutes se sont écoulées depuis que nous sommes sortis du bar. Il s'avance jusqu'au bord de la rive et pisse dans l'eau. La lune éclaire sa silhouette. Il fouille la poche de son blouson et en extirpe une canette. Il l'ouvre, s'enfile une ou deux gorgées et reprend sa route en titubant.

Il passe devant le tennis club. C'est le bon moment. Je commence à courir et arrive à sa hauteur.

« Salut, Jordan ! »

Il s'arrête, surpris.

« On se connaît ? »

Il fronçe les sourcils. J'enchaîne :

« Chargé comme tu es, pas étonnant que tu ne me remettes pas !

– Hein ? »

Il me scrute attentivement. Ses grimaces trahissent les efforts qu'il fait pour essayer d'associer un nom à mon visage, en vain. Je serre le poing américain dans ma main. Je ne dois surtout pas flancher. Pas maintenant.

« T'es sûr qu'on se connaît ? répète-t-il en s'approchant.

– Moi, je sais qui tu es. »

Je lui balance une droite en pleine face. Sous le choc, il tombe et son nez commence à pisser le sang. Il essaie de se protéger la tête, en vain. Je cogne sans trop regarder où je l'atteins et je me sens fort, terriblement fort. La douleur l'aide à recouvrer une grande partie de sa lucidité.

Il est dans de sales draps. Il hurle. Ses doigts ont un angle anormal et ça m'arrache un sourire. Le premier depuis longtemps. Je m'arrête un instant et me penche à hauteur de son visage. Je dois être absolument sûr de moi. J'espère l'être parce que, dans le cas contraire, je serai dans un merdier monumental. Je range mon poing américain dans ma poche et attrape sa main blessée et la regarde attentivement. Satisfait, je la serre, histoire de le faire crier un peu.

« Maintenant que j'ai toute ton attention, on va pouvoir discuter toi et moi... »

Je murmure à son oreille. Il est vital qu'il me parle.

« Je vais t'expliquer les choses une fois, mais tu n'auras que deux occasions de me répondre.

– Va te faire foutre !

– Mauvaise réponse. Il te reste une chance, saisis-la quand tu veux. »

Et je le frappe de nouveau, méthodiquement, minutieusement. Chaque coup de poing ou de pied m'apporte une satisfaction intense. Je prends plaisir à m'acharner sur un homme à terre et je continue, de plus en plus fort, insensible à ses cris. Il hurle :

« Arrête, stop, je vais tout te dire !

– Je t'écoute. »

... et il me parle. Je l'interroge, encore et encore. Il coopère.

« C'est bien. Tu as soulagé ta conscience, mais la mienne est toujours aussi lourde. »

J'hésite quelques secondes et décide de laisser ma rage prendre le dessus. Il ne crie plus, mais je cogne jusqu'à ce que son visage ne soit plus qu'une blessure ouverte. Lorsque je m'arrête enfin, il reste là, immobile. Je le secoue du bout du pied. Rien ne se passe. Je regarde autour de moi. Je n'hésite pas. Je le tire par les jambes jusqu'au bord de la rive et le balance dans la Seine.

La lune éclaire les taches foncées qui jonchent l'herbe. Je m'en fous. Qu'on les voie ou pas m'importe peu, qu'on le retrouve ou pas n'est plus mon affaire dorénavant.

Je refais le chemin inverse et retourne dans ma voiture, laissée non loin du bar. Je démarre et règle le chauffage à fond. J'ai froid et je claque des dents. Je ne dois pas penser à ce que je viens de faire, pas maintenant.

Je roule jusqu'à mon hôtel de Courbevoie. L'un des avantages de ces hôtels de banlieue est qu'ils n'ont pas de veilleur de nuit sur place. Un code suffit pour y entrer et une carte permet d'ouvrir la porte. Je ne croise personne. Ça me rassure parce que mes vêtements sont tachés de sang et que je ne suis pas en état d'inventer une explication crédible.

Je fais les cent pas entre la fenêtre et la salle de bains. Le thermostat de la chambre indique 21 degrés, mais je grelotte toujours. Il faut que je lui parle.

Je prends mon portable, cherche son numéro dans mes contacts et l'appelle :

« Je l'ai trouvé... Et j'ai un nom. »

Septembre 2018.

Une maison grise sur les hauteurs de Galway. Par la fenêtre, une fillette était en train d'observer les rayons du soleil qui transperçaient les nuages pour éclairer l'assise d'une balançoire double posée dans un jardin minuscule. La pluie du mois de septembre avait métamorphosé le coin de pelouse en terrain boueux, mais les couleurs jaune et rouge du portique étaient un appel à la détente, aux yeux de la petite. Au bout d'une ou deux minutes, elle soupira, tourna la tête et déclara, lassée :

« On dit "pourrais-tu", et pas "porrais-tu". »

– C'est exact, Amber, bravo à toi. »

La fillette sourit et regarda son jeune frère qui, boudeur, lui tira la langue. Elle se tourna alors vers son enseignante, qui lui sourit à son tour avant de continuer, en anglais :

« Laisse-le un peu tranquille. Allez, les enfants ; c'est tout pour ce soir. On se dit à bientôt ? »

– "À bientôt" c'est quand ? demanda Amber.

– Bah ! c'est un jour... Ne t'inquiète pas, je reviendrai vous embêter lorsque tu t'y attendras le moins. Ça s'appelle l'effet de surprise. »

Elle effleura de sa main les cheveux des enfants avant d'aller parler à la maîtresse des lieux.

Quelques minutes plus tard, Morgane quitta la maison de ses employeurs du jour et descendit les six marches qui menaient à un petit portillon en fer forgé. Elle l'ouvrit et se retourna. Sam et Amber, respectivement âgés de 6 et 10 ans, l'observaient par la fenêtre. En voyant leurs mines tristes, elle eut un pincement au cœur. Elle ne les connaissait que depuis quelques mois, mais s'était attachée à eux. Elle secoua la tête, comme à son habitude quand elle voulait se remettre les idées en place, et commença à marcher d'un pas décidé.

Morgane avait les cheveux longs, roux et bouclés. Elle était plutôt grande, avec quelques rondeurs assumées, et se fondait parfaitement dans le décor irlandais ; elle en avait pleinement conscience. Nul ne pouvait se douter en la voyant qu'elle n'était pas du pays et ça lui plaisait. Elle aimait voir la surprise naître sur le visage de ses interlocuteurs lorsqu'elle prenait la parole et que son accent français apparaissait, leur sourire quand ils s'exclamaient « *Oh, you're french ?*¹ ». Tout devenait plus simple ensuite.

Elle resserra l'écharpe en laine verte offerte par sa logeuse, huma l'air gorgé d'humidité et se fraya un passage entre les nombreux vacanciers et groupes scolaires venus profiter de Galway. Ces derniers étaient constitués principalement de Français. Le mois de septembre étant peu prisé par les touristes, les séjours coûtaient moins cher qu'au printemps. Cela expliquait le flot d'enfants et d'adolescents présents. Ils marchaient

1 « Oh, vous êtes française ? »

en rang ou en grappes dans les rues du centre-ville, dévalisant les boutiques de souvenirs.

Après avoir jeté un coup d'œil à sa montre, elle soupira. Sa dernière journée sur l'île avait été bien remplie. Elle avait donné quatre heures de cours particuliers de conversation française à des adultes et des enfants de tout âge avant d'aller jouer au guide privé pour un jeune couple de vacanciers.

Elle aimait ce quotidien à la fois simple et stimulant, bien loin de celui qu'elle avait en France, dans une autre vie, comme elle se plaisait à le dire. Depuis son installation à Galway, quelques années plus tôt, elle s'était constitué un vrai réseau de connaissances. La convivialité irlandaise n'était pas une légende, elle l'avait expérimentée à maintes reprises. Elle repensa à la soirée d'adieux organisée par ses amis la veille et à la promesse qu'ils s'étaient faite de se revoir un jour... Qui sait ?

Une mélodie gaélique arriva à son oreille et elle s'arrêta pour écouter un homme d'une cinquantaine d'années juché sur une caisse de Guinness. Il entonnait des chants traditionnels, accompagné de cuillères¹. Elle frappa des mains en rythme et se mit à bouger, comme la vingtaine de spectateurs qui portaient un large sourire accroché à leur visage. *Seule la musique a ce pouvoir*, pensa-t-elle en fouillant dans la poche de son manteau. Elle lança quelques euros dans la casquette posée à même le sol et se décida enfin à rentrer.

Arrivée au deux-pièces qu'elle louait à la propriétaire du salon de thé situé juste en dessous, elle jeta sa

¹ Instruments de musique de la famille des idiophones surtout utilisés en Irlande, en Amérique du Nord et en Europe centrale.

sacoche en toile marron sur le canapé, troqua sa robe à fleurs et ses bottes à talons contre un jean et des converses en cuir, et fila au lieu de rendez-vous. Le couple l'attendait déjà. Une trentaine d'années, amoureux, chacun buvant les paroles de l'autre. Elle n'avait jamais compris comment des personnes, apparemment saines d'esprit, pouvaient, dès lors qu'elles étaient en couple, perdre toute capacité à réfléchir ou à prendre des décisions seules. C'était un mystère qu'elle avait renoncé à éclaircir.

Tout cela importait peu au fond, Morgane aimait jouer les guides touristiques pour des Français curieux de découvrir le coin. Discuter avec des compatriotes était toujours un plaisir et depuis qu'elle avait emménagé sur l'île, elle appréciait d'autant plus ces moments. La nuit tombait rapidement ici et c'était de nuit qu'elle leur montrerait Galway. Les lumières de la ville avaient quelque chose de magique et elle ne s'en lassait pas.

Ils commencèrent par découvrir le centre et rayonnèrent ensuite au hasard des rues et des ruelles, et ce faisant, elle leur donnait des informations historiques sur la région et sur l'Irlande en général. Elle les parsema d'anecdotes personnelles, dont ses clients étaient toujours friands. D'ailleurs, ils ne manquaient jamais de l'interroger sur sa condition d'expatriée volontaire et elle n'y coupa pas, cette fois encore. Elle raconta son attachement à l'île et son regret de devoir partir prochainement. Les amoureux du jour s'arrêtèrent fréquemment pour prendre des photos tout en se jurant de revenir régulièrement.

Après plus d'une heure de déambulation dans les différents quartiers de la ville, elle les quitta devant un

pub et continua seule, jusqu'au rivage. Elle s'assit sur un banc et contempla les reflets de la lune sur la mer.

S'expatrier ne lui avait pas vraiment coûté. Son frère lui manquait certes, mais elle avait laissé tant de mauvais souvenirs en France qu'elle appréhendait son retour.

Elle sortit son portable et regarda le SMS qu'elle avait reçu deux jours plus tôt :

C'est le moment d'honorer ta
promesse.

Morgane savait qu'un message de ce genre pouvait arriver tôt ou tard, mais lorsqu'elle l'avait lu, la peur l'avait submergée. Elle avait néanmoins pris rapidement congé du meublé payé à la semaine et il lui avait fallu moins de deux heures pour rassembler ses affaires. Ayant toujours eu conscience qu'elle n'était qu'en transit, elle s'était interdit toute acquisition non indispensable. Ce pan de sa vie allait donc se refermer tel le chapitre d'un livre et malgré elle, sa gorge se serra.

Elle sortit une paire d'écouteurs de son sac, les mit, chercha dans sa playlist l'air qu'elle souhaitait entendre et se laissa emporter par la voix de Nathalie Stutzmann :

*Je veux que le matin l'ignore
Le nom que j'ai dit à la nuit,
Et qu'au vent de l'aube, sans bruit,
Comme une larme il s'évapore.¹*

¹ Mélodie de Gabriel Fauré sur un poème d'Armand Silvestre.

Elle avait étudié ce poème d'Armand Silvestre lorsqu'elle était à la fac puis avait découvert, grâce à des amies, qu'il faisait partie des textes mis en musique par Gabriel Fauré. La musique, et Fauré particulièrement, ne l'avait plus quittée depuis. Tout ce qu'elle aurait eu besoin de dire ou d'écrire se trouvait réuni dans ces douze vers. Elle se laissa emporter par le rythme lent imposé par les airs qu'elle enchaînait. La mélancolie contenue dans la voix de la chanteuse se faisait l'écho de ce qu'elle ressentait.

Elle retourna dans son appartement, portée par la musique. Elle se sentait enfin prête à quitter l'île qui l'avait accueillie quelques années plus tôt.

*

Le voyage jusqu'à Marseille fut plus rapide que dans son souvenir, et à peine arrivée, Morgane fut frappée par la douceur de l'air. Elle savait que le mois de septembre dans le sud de la France ne pouvait être comparé à ceux qu'elle avait connus en Irlande. Ses vêtements, trop chauds, lui collèrent instantanément à la peau. Comme elle aimait cette sensation !

Au bout d'une heure, elle monta enfin dans le car en direction d'Aups. Fred, son frère, travaillait et n'avait pas pu se libérer pour venir à l'aéroport, mais il l'attendrait à son arrivée.

Elle s'installa près d'une fenêtre puis consulta son téléphone : quatre messages de Julie. Elle lui répondit rapidement en promettant de l'appeler le soir même. Les emmerdes pouvaient bien patienter quelques heures de plus.

Morgane passa la majeure partie du trajet à redécouvrir les paysages qu'elle connaissait pourtant par cœur. Dès que la porte du car s'ouvrait pour laisser monter ou descendre des passagers, elle écoutait le chant des cigales, preuve s'il fallait de la clémence des températures de cette fin d'été.

Je reviens chez moi. Elle ignorait au fond, si elle devait s'en réjouir ou s'en inquiéter – les prochaines semaines se chargeraient de lever cette interrogation, mais pour le moment, elle savourait le plaisir de retrouver des lieux connus.

Elle ferma les yeux et, comme souvent, ses pensées la ramenèrent presque instantanément à sa sœur.

Iris avait deux ans et demi de plus qu'elle et seulement 13 mois d'écart avec Fred, l'aîné. Pendant son enfance, elle était son modèle. Excellente élève, toujours de bonne humeur, pratiquant le handball. On ne pouvait que l'aimer. Morgane était moins consentuelle. Elle était à fleur de peau et avait l'insulte facile, mais elle s'en fichait. Elle était bagarreuse aussi : être rousse n'avait pas été simple de l'école primaire à la cinquième. Elle avait très souvent dû faire face à des quolibets, voire à des injures auxquels elle répondait systématiquement par des coups. *Les coups, c'est ce qu'il nous reste quand les mots ne suffisent plus*, aimait-elle à se dire. Et puis, à la rentrée, en quatrième, le regard des autres avait subitement changé. Elle avait grandi et ce qui, pour elle, avait été un fardeau jusqu'alors, s'était mué en atout. Sa couleur de cheveux était devenue un des signes de sa féminité et dès lors, elle avait appris à en jouer en virtuose. Elle était la « petite dernière » de la famille, et l'un des avantages qu'elle tirait de cette situation était qu'Iris

et Fred lui pardonnaient toutes ses conneries ; elle les aimait en grande partie pour cela. Et puis un jour, alors qu'elle avait 19 ou 20 ans, Iris avait subitement changé. Elle, qui était en prépa de maths, avait commencé à sécher les cours, à modifier sa façon de s'habiller et avait peu à peu sombré dans une profonde dépression sans que personne puisse rien y faire. Tout le monde avait essayé de la faire parler, de l'aider, mais nul n'avait pu la reconforter. Ni sa famille, ni les différents psychologues et psychiatres qu'elle avait consultés. Elle n'avait pas voulu retourner vivre chez ses parents, préférant rester dans son studio de Villejuif, mais n'était absolument pas indépendante pour autant. Elle appelait ses parents, son frère et sa sœur dès qu'elle avait un coup de mou, c'est-à-dire plusieurs fois par jour, et leur pompait toute leur énergie. Rien ne semblait trouver grâce à ses yeux ni même susciter le moindre intérêt. Morgane avait beau l'aimer profondément, elle avait fini par la trouver usante et ne décrochait le téléphone que lorsqu'elle en avait envie – ce qui devenait de plus en plus rare. Et puis, il y avait eu l'appel de trop.

Frédéric faisait les cent pas sur la place d'Aups en attendant Morgane. Il était heureux de la revoir enfin, mais ressentait tout de même un peu d'appréhension. Les relations avec elle pouvaient devenir horriblement compliquées. Trop impulsive, trop directe, ayant l'insulte facile, il s'était souvent épuisé en voulant canaliser son énergie débordante. Elle avait le cœur sur la main pourtant, mais elle était instable et pouvait être très chiant parfois.

Il ne l'avait pas revue depuis le décès de leurs parents, il y avait plus de deux ans de cela. Il l'appelait régulièrement et sentait les failles ouvertes qui la lardaient comme autant de coups de couteau. Il aurait voulu qu'elle revienne définitivement en France après les obsèques, mais non, elle avait préféré la fuite une fois de plus, en le laissant seul pour tout régler.

Il aurait dû être satisfait de son retour, mais à dire vrai, il en était inquiet. Les raisons de sa venue étaient mauvaises. Elle ne rentrait pas pour commencer une nouvelle vie, mais uniquement pour régler ses comptes avec l'ancienne... et ça ne donnerait rien de bon, il en était certain. Il avait voulu l'en dissuader, mais bien entendu elle n'en avait fait qu'à sa tête, comme

toujours, ne le prévenant qu'une fois son billet d'avion acheté.

Morgane était sa seule famille et il s'était juré de la préserver coûte que coûte, mais le pourrait-il cette fois encore ? Il ferait tout ce qui lui serait possible afin de l'aider à chasser ses démons. Il la protégerait. Il l'avait fait à de nombreuses reprises et continuerait. Il revit les yeux de sa mère lorsqu'il lui avait avoué être responsable de la mort d'Iris, endossant seul la responsabilité de leurs actes. S'il fallait encore mentir pour elle, il le ferait.

*

Morgane le vit bien avant que le car ne s'arrête. Il avait vieilli en deux ans. Il mesurait un mètre quatre-vingt-cinq, avait une chevelure châtain des plus fournies et une barbe à présent. Vêtu d'un jean, d'un T-shirt blanc et d'une veste en cuir usée, il « respirait le flic », mais ce n'était pas étonnant. Il avait toujours voulu être policier et s'était emparé des codes supposés bien avant de le devenir. Pour ses collègues, il en était la parfaite vitrine : celui qui présente, représente et s'exprime bien.

Papa et maman seraient fiers de toi, pensa-t-elle en lui faisant un signe de la main.

À peine descendue du car, elle se jeta dans ses bras et l'enlaça. Il l'embrassa affectueusement :

« Ça va, sœurlette ? Pas trop fatiguée ?

– Ça va. »

Ils se regardèrent longuement avant de s'enlacer une nouvelle fois.

« Tu as maigri.

– C’est parce que la maison manque de femme. Maintenant que tu es de retour, tu pourras me nourrir comme il se doit.

– Si tu comptes là-dessus, il vaudrait mieux que tu te mettes à bouffer tes doigts.

– Hum... Je retrouve ta classe légendaire.

– Ouaip, et là, je me modère. »

C’est en riant qu’ils récupérèrent sa valise avant de refaire le chemin parcouru tant de fois tout au long de leur jeunesse. Ils remontèrent la place du village pour dépasser l’église, tournèrent à gauche et continuèrent sur à peu près deux cents mètres pour s’arrêter devant une large porte en bois : la maison. Leur maison maintenant depuis le décès de leurs parents. D’un commun accord ils avaient décidé que Fred, travaillant à Dranguignan, continuerait à l’habiter et à l’entretenir. Et il s’y plaisait.

« Au fait, parle-moi de la fleuriste qui te fait de l’œil, dit Morgane tandis qu’il ouvrait le portail. Encore une qui a vite compris que tu étais le plus beau mec de la région !

– Alors, et d’une elle n’est pas fleuriste, mais tient un café restaurant sur la place et de deux, moins tu en sauras, mieux ça vaudra pour elle.

– Tu n’aurais pas dû m’en parler, si tu ne voulais pas que je t’interroge et puis tu m’en as trop dit. Je crois que demain j’irai prendre mon café sur la place.

– Qu’est-ce que tu peux être lourde quand tu t’y mets.

– C’est une *fucking* affaire ou c’est plus sérieux ?

– Je refuse d’avoir ce genre de discussion avec toi. Pas la peine d’insister, je ne répondrai pas. »

Mais Morgane ne l'écoutait plus. Elle observait la remise qui, jadis, occupait tout le fond de la cour. Elle avait été totalement rénovée en deux espaces de vie. Elle siffla d'admiration.

« Tu aimes ?

– Tu l'as donc fait ?

– Eh oui ! Ce sont deux gîtes totalement indépendants. Ils pourront accueillir leurs premiers occupants dès qu'ils auront été meublés. Si tu veux bien t'en charger...

– Moi ?

– Ils sont à nous, bécassine. On les visitera tout à l'heure. Je crois que ça va te plaire. »

Elle lui sourit et le suivit à l'intérieur de la maison principale, faite de larges pierres, seule façon de bénéficier d'un peu de fraîcheur lors des chaudes journées d'été. Il n'y avait jamais eu de clim ici, leurs parents étaient contre. Fred et elle en ignoraient les raisons, mais avaient, d'un commun accord, décidé de respecter leur décision.

L'entrée donnait sur une pièce d'assez grande dimension. Sur la droite, un canapé en tissu fleuri et une table basse faisaient face à une petite télé. De l'autre côté, il y avait une cuisine ouverte et une table. Un buffet sur lequel étaient disposés de nombreux cadres photos complétait l'ensemble. Le visage de Morgane s'éclaira d'un large sourire :

« Ça sent la maison.

– Tu as conscience que ça ne veut absolument rien dire.

– Oh ta gueule, laisse-moi profiter.

– Éviter les insultes, tu pourrais deux minutes ?

– C'est ce qui fait mon charme, avoue que tu kiffes.

– Avoue plutôt que tu es incapable de ne pas en dire à chaque phrase.

– Ça y est ? T’as fini ? Laisse-moi profiter de ce moment. J’ai à la fois l’impression d’être partie pendant une éternité et en même temps, que c’était hier.

– C’est parce que tu retrouves tes repères.

– Bon, je m’installe où ?

– Ben... dans ta chambre ! Rien n’a changé depuis ton départ.

– Tu veux rire ?

– Au risque de te surprendre, non. J’ai toujours su que tu reviendrais. »

Ils montèrent l’escalier en bois qui menait au premier étage et s’arrêtèrent devant la troisième porte. Morgane l’ouvrit, avança de quelques pas et inspecta la pièce.

« C’est vrai que rien n’a changé », murmura-t-elle.

Il embrassa ses cheveux.

« Bienvenue chez toi, sœurlette. Je te laisse t’installer, prends tout ton temps. Je serai en bas, t’auras qu’à me rejoindre quand tu voudras. »

Il la laissa seule. Elle défit sa valise et entreprit de ranger son contenu dans l’armoire en chêne qu’elle avait toujours connue. Elle n’avait que peu d’affaires personnelles et la grande majorité n’était pas adaptée au climat du Sud, même pour un mois de septembre.

C’est sûr, on n’est plus à Galway.

Elle s’allongea sur le lit et ferma les yeux. *Je suis de retour chez moi.*

Elle resta sans bouger pendant quelques minutes, s’attendant à voir entrer sa mère pour venir discuter. *J’ai l’impression que tout est comme avant.*

Elle se tourna sur le côté et regarda la bibliothèque de sa chambre sur laquelle figuraient en bonne place tous les livres qu'elle avait aimés : *Les Aventures de Sherlock Holmes*, *Les Trois Mousquetaires*, et bon nombre de livres d'Agatha Christie. À côté des étagères se trouvait son bureau. Elle se leva pour en ouvrir un à un les tiroirs. Ses classeurs et cahiers d'étudiante s'y trouvaient encore et même un journal intime, ainsi que plusieurs albums de photos empilés. Elle ouvrit le premier et sourit en reconnaissant ses camarades de classe. De Paris à Aups, elle n'avait manqué aucun cliché de fin d'année ni ceux de la fratrie lorsqu'ils étaient dans la même école, ses parents y tenaient beaucoup. Les deux filles se ressemblaient fortement. Seule la couleur de cheveux était différente. Iris avait les cheveux châains comme leur frère. Elle semblait heureuse à cette époque, d'ailleurs, ne l'étaient-ils pas tous ?

Elle était contente que Fred ait conservé la maison, c'était le seul élément de stabilité de leur foutue existence. Il méritait maintenant d'avoir quelqu'un dans sa vie. Peut-être que cette fleuriste de café ferait l'affaire, qui sait ? Elle irait fureter là-bas mine de rien un de ces jours. Elle sourit à cette pensée et se dirigea vers la chambre d'Iris.

Rien n'avait changé là aussi. C'était un mausolée. Elle pouvait comprendre que ses parents aient tout laissé en l'état, mais pourquoi Fred n'avait-il rien fait ? Elle avait l'impression qu'Iris allait surgir d'un moment à l'autre avec sa mine d'enterrement et, comme à son habitude, pomper l'énergie de tous. Sa colère n'avait pas faibli et, malgré toutes les années, elle lui en voulait encore. Iris avait détruit leur famille, avait

poussé leurs parents vers la mort et avait gâché leur vie à tous.

Elle s'assit sur le lit de sa sœur et, une fois encore, se laissa submerger par les souvenirs.

Mai 2010.

Elle révise dans le trois-pièces du X^e arrondissement qu'elle partage avec son frère. Des mèches s'échappent de sa queue de cheval, faite à la hâte. Demain, elle a un partiel de littérature anglaise et Fred passe la dernière phase d'admission au concours d'officier de police. Ils aiment bosser ensemble, chacun dans un coin du salon, avec la même concentration, mais aussi avec cette proximité qui les rassure.

Au bout d'une heure trente de révision, Morgane s'étire :

« On arrête un peu ? J'ai faim.

– Ça me va. Tu t'en sors dans tes révisions ?

– Rappelle-moi d'être un peu plus organisée dans ma prise de notes. Mes cours sont d'un bordel sans nom, j'ai même pas été foutue de mettre les sous-parties en évidence.

– C'est ce qui arrive quand tu passes tes cours à mater ton prochain coup au lieu d'être concentrée.

– T'es bête, je suis une fille fidèle et raisonnable.

– Je prépare les pâtes, ça vaudra mieux que de t'écouter. Tu mets la table ?

– O.K., chef. »

Ils s'affairent en profitant de cet instant de répit. Au moment où ils s'apprêtent à passer à table, la sonnerie du téléphone retentit. Morgane se précipite.

« On parie que ce sont les parents qui nous souhaitent bonne chance pour la troisième fois aujourd'hui ? dit-elle en décrochant.

– Non, ce n'est que moi. »

Merde. Iris. Morgane prend une grande inspiration et un air faussement enjoué.

« Salut, toi, ça fait un bail, comment tu vas ? »

Iris fond en larmes :

« Ça ne va pas du tout, j'ai l'impression de ne servir à rien.

– Mais non, ma bichette, qu'est-ce qui t'arrive ?

– C'est toujours la même chose, rien n'avance, j'ai l'impression d'être un poids. »

Frédéric s'approche et fait signe à Morgane de raccrocher. Lorsqu'elle est dans cet état, Iris peut passer des heures à se lamenter et ce n'est pas du tout le bon soir.

« Ma chérie, tu sais qu'on est et qu'on sera toujours là pour toi.

– Non ce n'est pas vrai ! s'emporte Iris. J'ai voulu appeler les parents ce soir et ils n'ont pas décroché.

– C'est qu'ils sont sans doute sortis.

– Un dimanche soir ?

– Oui, un dimanche soir. Ils ont leur vie.

– Et moi, est-ce que j'en ai une de vie ?

– Écoute, Iris, ne commence pas. Je veux bien être gentille, mais le monde ne tourne pas autour de toi.

– Je te soûle, je vois bien. Je soûle tout le monde.

– *Mais non, on aimerait pouvoir t'aider, mais tant que tu ne nous diras pas la raison profonde de ton mal, tant que tu ne le sauras pas, on n'y arrivera pas. C'est pas ce que le médecin t'a dit la dernière fois ? »*

Iris pleure. Frédéric continue ses signes. Les pâtes refroidissent et l'heure tourne.

« Ma chérie, qu'est-ce qui se passe ce soir ?

– Je ne peux pas, pas au téléphone.

– Je pourrai passer mercredi si tu veux.

– Ce sera trop tard.

– J'ai les partiels qui commencent demain, je ne peux pas venir avant, mais promis, mercredi, on passe la journée ensemble.

– Viens ce soir... S'il te plaît.

– Je ne peux pas.

– Il n'y a qu'à toi que je pourrai parler.

– Parler de quoi ?

– J'ai tellement honte.

– Je suis avec toi, ma belle. »

Fred se saisit du téléphone :

« Écoute, Iris, on t'aime, mais là tu fais chier, à toujours nous pourrir la vie au mauvais moment. Morgane n'est pas dispo, les parents ne sont pas dispo et je ne suis pas dispo. Prends-toi un médoc, regarde la télé ou va dormir, nous, on a du boulot ! »

Il raccroche et se tourne vers Morgane :

« Tu aurais pu couper court !

– Écoute... je ne sais pas, elle n'avait pas l'air comme d'habitude.

– Pourquoi, elle ne se plaignait pas ?

– Non, ce n'est pas ça...

– Elle ne pleurait pas, ne se lamentait pas, ne faisait pas de chantage affectif ?

– Non, non...

– Alors elle était comme d'hab. Elle est dépressive et si on ne met pas de limite, elle nous entraînera aussi.

– Tu as peut-être raison. »

Mais Morgane est inquiète, certaine que, ce soir, elle aurait pu faire parler Iris. Elle se promet d'être disponible pour elle mercredi.

« On devrait peut-être appeler les parents ?

– Pour leur gâcher leur dîner ? Ils ne devaient pas aller chez Madeleine et Henri ? Laissons-les profiter de leur soirée pour une fois. Iris ne les pourrira pas, pas aujourd'hui. »

Ils dînent en silence puis se remettent au travail. Iris a encore réussi à s'immiscer dans leur appartement.

Le lendemain matin, au moment de se séparer, Frédéric l'embrasse sur la tête.

« J'ai été dur avec Iris hier. Je passerai la voir après les épreuves.

– Merci. Je n'arrive plus à être sympa avec elle, mais hier, elle m'a fait flipper.

– Elle me fait toujours flipper quand elle est dans cet état. N'y pense plus, je m'en charge. Tu as tes partiels et c'est le plus important.

– Promis. Merde à toi aussi.

– Tu m'envoies un message quand tu as terminé ?

– Oui, tonton, et toi aussi ?

– O.K., mamie. »

Ils se quittent en souriant sans se douter du SMS et des appels en absence qu'ils trouveront sur leurs portables au sortir de leurs examens. Ils écouteront leurs répondeurs et n'oublieront jamais la voix de leur mère, sanglotant :

« C'est Iris. Iris est morte. Mon bébé est morte. Elle s'est tuée. »

Fin de l'extrait



Tournada Éditions

www.tournada.fr